

positions admirables ; et les deux chefs anglais ne s'entendent pas à merveille, paraît-il... Mais voici qu'aux applaudissements du pays et des chambres sir Garnet Volseley leur est substitué dans le commandement de l'entreprise et vous allez voir que la Providence va encore prendre fait et cause pour le cabinet tory.

J'avais toujours cru que, depuis deux ans, le pays d'Europe le plus malheureux, sinon le plus à plaindre, était la France. Je me trompais : c'était la Russie. On ne conçoit rien d'épouvantable comme les formes étranges qu'y affecte la Révolution. Ces Moscovites ne font rien comme les autres ; et nos communards qui ne se battent que lorsqu'ils ont des canons et de la poudre pour tirer à mitraille et surtout des murailles pour s'abriter, ne sont que de petits garçons comparés aux nihilistes.

Quel mystère couvre ce mot terne ? On ne sait : mais il terrifie aujourd'hui et bientôt paralyse la plus puissante machine gouvernementale qu'il y ait au monde. Les ramifications suivent toutes les veines du corps social et montent de la chaumière du moujick jusqu'au palais du boyard, depuis la taverne jusqu'au pied du trône. Non seulement l'empereur est manqué plusieurs fois par les assassins : mais les généraux, les hauts fonctionnaires de l'intérieur et de la police tombent les uns après les autres. Plusieurs sont avertis par d'audacieux placards apposés pendant la nuit que leur tour est proche. De grandes dames approchant l'impératrice elle-même, sont convaincues de complots nihilistes, et le clergé schismatique russe paraît gangrené des pieds à la tête par cet affreux mal social.

Des incendies éclatent à la fois sur tous les points de l'empire, annoncés d'avance, sans qu'on ait pu les prévenir, et pour préserver la vie du tzar, on en est réduit à mobiliser des corps d'armée et à les échelonner sur les voies de fer de Pétersbourg à Livadia et de Livadia à Varsovie. Les fonctionnaires publics menacés donnent leur démission autant qu'ils le peuvent ; et l'empereur est obligé de recourir à ses plus braves généraux pour prendre en main l'administration et rassurer une police hésitante ou affolée. Indépendamment de ses soucis extérieurs, la Russie traverse donc une crise intime où elle peut succomber... Serait-ce le sang de la Pologne qui l'étouffe ?

Paris, 3 juin 1879.

TH. BARBOT.